

Atelier dialogique proposé par le professeur Norman Cornett autour de deux textes de Pierre Ouellet

Isabelle Miron

Le 8e feu
Numéro 8, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Diversité artistique Montréal (DAM)

ISSN
2292-101X (imprimé)
2371-4875 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Miron, I. (2017). Atelier dialogique proposé par le professeur Norman Cornett
autour de deux textes de Pierre Ouellet. *TicArtToc*, (8), 66–71.

VARIA

**C'EST UN ARTICLE HORS THÈME QUI ALIMENTE
UNE RÉFLEXION, UN SUJET, UNE IDÉE DANS L'AIR DU TEMPS.
LE VARIA EST DIFFÉRENT DE L'ENSEMBLE DE LA THÉMATIQUE
DE LA REVUE. IL PEUT MÊME N'Y AVOIR AUCUNE CAUSALITÉ,
C'EST JUSTE UN APPORT DE PLUS QUI ENRICHIT.**



Atelier dialogique

proposé par le professeur Norman Cornett
autour de deux textes de Pierre Ouellet

Proposé par le professeur Cornett aux étudiants du groupe de recherche-crédation Récit nomade à l'UQÀM, l'atelier dialogue s'est déroulé le 14 octobre 2016¹. Articulés autour de la thématique du rapport à l'autre, un exercice de définition de mots choisis et un autre d'écriture spontanée permettaient d'entrer en relation avec deux extraits d'une œuvre écrite par Pierre Ouellet. Une rencontre tenue une semaine plus tard permit d'entamer un dialogue entre le professeur Cornett, ses étudiants et l'écrivain. Voici quelques fragments de ces écritures spontanées, accompagnées des deux extraits de Pierre Ouellet.



De gauche à droite : Tanya Karamanos, Sabina Badilescu, Antoine Desjardins, Catherine Anne Laranjo, Isabelle Miron et le professeur Norman Cornett.

L'atelier dialogue, proposé par le professeur Cornett aux étudiants du groupe de recherche-crédation Récit nomade, s'est déroulé le 14 octobre 2016 à l'UQÀM. Il s'agissait d'entrer en relation avec deux extraits d'une œuvre de Pierre Ouellet, écrivain et essayiste reconnu, entre autres, pour avoir problématisé le rapport à l'altérité, thématique chère au groupe. L'approche éprouvée du professeur Cornett pour appréhender une œuvre s'effectue par l'écriture spontanée en cinq étapes distinctes : les dimensions empirique, cognitive, affective, suivies par l'écriture intuitive et la synesthésie (le couplage avec un autre sens). Avant la lecture des extraits, chaque participant devait également proposer une définition personnelle des mots *visiter* et *rencontrer*, définition que chacun devait ensuite élaborer, à la fin de l'exercice, dans le contexte des extraits proposés. Rédigés à chaud, ces textes ont nourri le dialogue qui a eu lieu entre le professeur Cornett, Pierre Ouellet et les étudiants, le 21 octobre 2016. Voici une sélection des meilleurs fragments écrits par Sabina Badilescu, Antoine Desjardins, Yohann-Mickaël Fiset, Tanya Karamanos et Catherine-Anne Laranjo, accompagnés des deux extraits en question.

Isabelle Miron

Deux définitions personnelles, préalables à la lecture de l'extrait 1

Visiter : Me joindre à quelqu'un ou quelque chose, y surgir, y pénétrer, y prendre part. Visiter, c'est rejoindre l'autre chez lui, dans son intimité, son espace propre. Visiter, c'est parcourir, déambuler dans l'ailleurs, se perdre peut-être.

Rencontrer : Contact, choc de deux êtres différents et indépendants, qui en viennent, en se confrontant l'un à l'autre, à établir un dialogue, parlé ou silencieux, verbal ou corporel, dans lequel ils se comparent, s'observent, se remettent en question avant de poursuivre leur chemin, celui de l'« avant-choc », seuls, chacun de leur côté, mais portant la marque, l'empreinte laissée par cet incident humain, sur la frontière de leur être à jamais changé.

A.D.

EXTRAIT 1

À force de voir. Histoire de regards

On rencontre une œuvre, toujours, avec laquelle on fait connaissance, développe des fréquentations, entretient une amitié plus ou moins longue, intense, profonde. On ne va pas voir une œuvre. On ne va pas même la regarder. Ce serait agir en pur voyeur. Et la traiter comme un fétiche. On lui rend visite. Ou c'est par elle qu'on est visité.

Ce n'est pas une peinture ni une sculpture, une photo, une vidéo, mais un corps vivant, un regard personnifié, une conscience incarnée, une mémoire charnelle, une intuition sensible... bien plus qu'humaine, parce qu'elle est chose aussi, en plus, un être absolument réel comme par surcroît. Un mur solide, bien plus qu'une épaule qui fuit. Une large fenêtre, bien plus qu'un regard fuyant. Une pierre de touche, non pas des paroles en l'air. Un arbre, une souche et pas seulement du vide, du vent.

En elle, je rencontre le monde. Intégralement. En elle, quelqu'un vient à ma rencontre. M'apporte son propre monde. Ce monde dans le monde me révèle le mien. Par contagion, par connivence. Par simple analogie : un autre monde comme mon monde secret, aussi étrange que lui, par-delà toutes les ressemblances. Ou par simple contiguïté : un monde voisin, là-bas, au loin, d'où je peux voir le mien comme un lointain... une sorte d'au-delà mais en mon sein, un éloignement par le dedans.

Appréhension du texte par la dimension cognitive

Ce texte vole plus haut (ou creuse plus profond) que la pensée: il ne s'adresse pas au sens mais au cœur. Il pense en images plutôt qu'en arguments, ne se développe pas stratégiquement mais sensiblement, comme suivant un mouvement invisible, un souffle. Il se déploie beaucoup plus autour d'une manière d'être présent au monde et à l'art qu'au désir de convaincre et de faire valoir un point. Le souhait de faire du sensible y est beaucoup plus criant que celui de faire du savoir. Le texte s'énonce comme une vérité subjective qui ne serait pas à contredire, en fait qui n'appelle pas à cette dialogique de pour ou contre, du gagnant perdant, du tenir debout ou de l'assise tranquille. Il partage et c'est tout: c'est beaucoup.

C.A.L.

Appréhension du texte par la dimension affective

Je ressens dans ce texte un réel amour de l'art et de l'humain. Un désir de connivence, de mutualité, de rencontre véritable. Et ça me réchauffe.

C.A.L.

Inspiration. Un texte court et concis qui exprime les différentes conceptions de l'œuvre. Il me pousse à interpréter une œuvre de violon qui m'est chère. Tenter de recréer l'œuvre décrite par la musique. La perte de soi-même dans l'œuvre.

T.K.

Appréhension du texte par l'écriture intuitive

Depuis que j'ai pris conscience qu'il y avait une « spiritualisation » de l'art dans ce texte, j'y résiste. Pourtant, j'apprécie grandement cet auteur: sa plume, son savoir, ses perspectives... Cela m'est personnel; ce rapport à la croyance, à la foi, pourtant cela s'apparente à ma conception du réel. Je suis conscient que c'est moi, ma subjectivité, qui met en relief cet aspect du texte et que le discours de Ouellet me sied presque entièrement. Pourquoi ne pas y adhérer? Pourquoi ne pas y souscrire? Parce que je doute encore (caractéristique que je favorise)? Parce que je n'y ai pas pensé moi-même; que cela n'émerge pas de moi? Non, je ne suis pas si vain. Je crois que je cherche une résonance parfaite avec le propos.

Y.-M.F.

Appréhension du texte par la synesthésie

Je vois

Tellement tellement de mouvements si peu si peu de frontières

De même dans ma face dans mon corps partout autour de moi je m'en fais mouiller éclabousser teinter je pogne un peu de bleu

Sur le visage

Ça coule et jaillit c'est instable mais installe un filet de confiance je veux dire on *sait* au moins on *sait* que la rivière coule *partout*.

C.A.L.

[...] Je vois une pierre et un grand cadre rouge, éclairé légèrement, au fond d'une pièce qui, sans être sombre, semble englobée par une douce pénombre.

Je vois une personne immobile, de dos, qui regarde la peinture rouge, figurative, et qui ne cherche plus à quitter. Je ne sais pas si ce cadre est œuvre d'art ou chair intérieure de celui qui le regarde, mais il est *pulsation*, *sang chaud*, réflexion du *corps fumant*, déshabillé même de sa peau, de celui qui le regarde et se *consume*.

A.D.

Mélodie passionnée qui nous entraîne. Phrases musicales enchaînées, longs sons tirés, vibrato large sur chaque note, mélodie qui inspire l'interprète et le public. Violon accompagné de piano; sonne comme un poème à l'amour.

T.K.

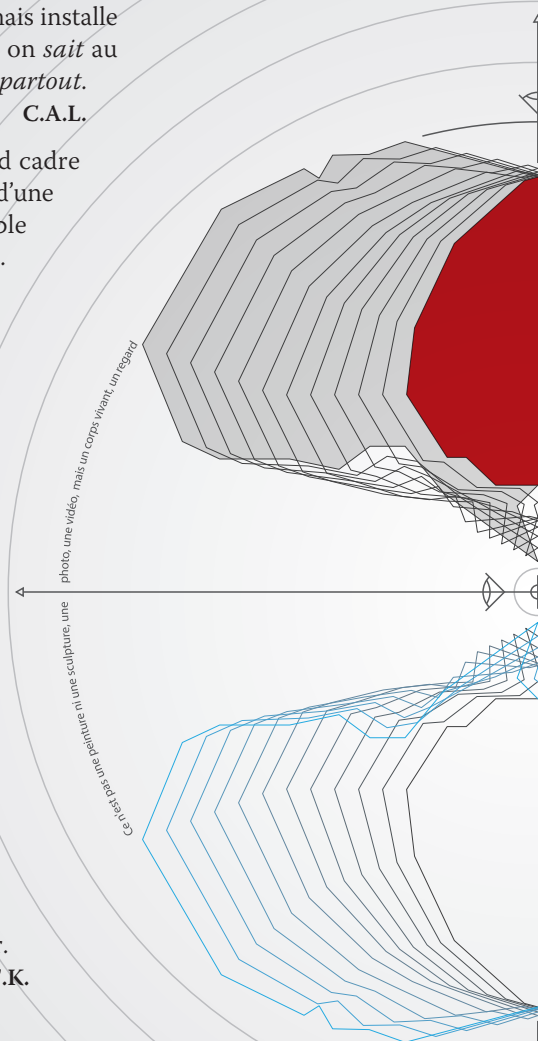
Deux définitions élaborées en fonction de l'extrait 1

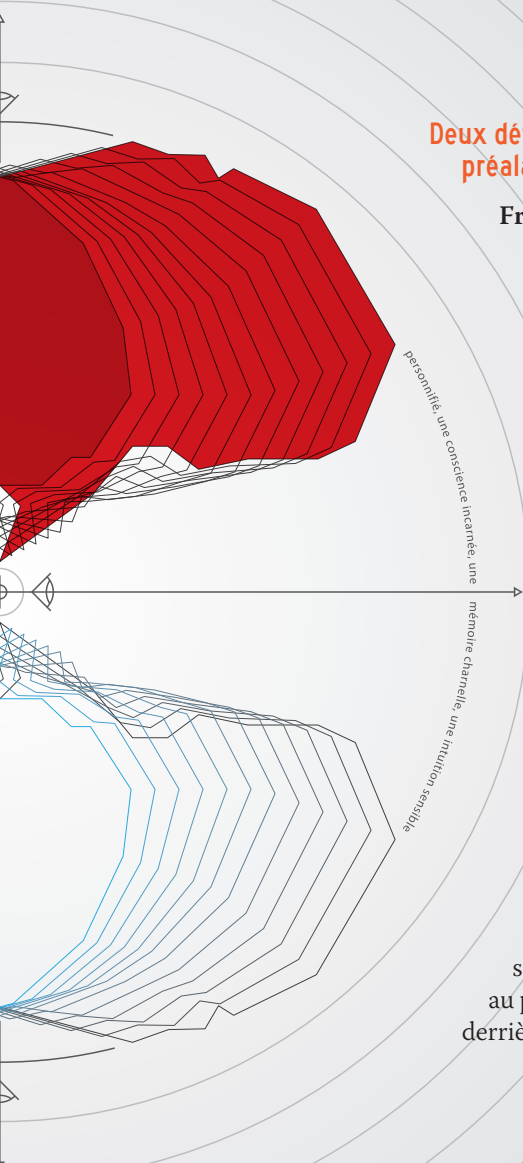
Visiter: Rencontrer, être touché, pénétré, remué dans la chair par un objet d'art. La visite est présentée comme réciproque. On parcourt l'œuvre de tout son corps, et l'œuvre vient ensuite parcourir le corps, le transformer, le marquer dans son expérience sensorielle et affective.

A.D.

Rencontrer: À travers l'œuvre, on rencontre le monde. En l'œuvre, le monde vient à lui-même.

T.K.





Deux définitions personnelles, préalables à la lecture de l'extrait 2

Frontière : Outil (naturel ou artificiel, matériel ou virtuel) de délimitation permettant de séparer deux espaces pour des raisons diverses. Une frontière implique une législation, une codification particulière d'un espace à un autre, donc un comportement à adopter ou à modifier lors de sa traversée.

Y.-M.F.

Franchir : Cassure qui crée une ouverture. Rupture qui implique un nouveau lien. Une brèche au-delà, à travers, malgré. Implique un seuil, un pas franchissable différent de celui qu'on marche régulièrement. Évoque des étapes (avant-pendant-après), un mouvement dans l'espace et le temps. Parle de quête, de processus, de brisures et de renoncements au passage (aller chercher ceci et laisser derrière cela).

C.A.L.

EXTRAIT 2
À force de voir. Histoire de regards.

Toute peinture est paléographique. Elle réécrit les temps anciens dans notre temps fini, les commencements dans notre monde achevé. Le peintre est un fouilleur de préhistoires, le découvreur de notre préhumanité, cet âge d'or noir qui se perpétue jusqu'à nos jours, on devrait dire jusqu'à nos nuits.

Nous n'avons pas fini de naître, nous n'arrivons pas à nous donner naissance, même si l'art nous y aide depuis toujours, nous apprenant à respirer, à reprendre notre souffle, à écarquiller notre œil et notre esprit, à ouvrir large l'équerre de notre vue à grands renforts de pinces et de forceps.

Le peintre est accoucheur d'humanité parce qu'il fait naître dans les regards un monde d'ombres et de lueurs, d'espaces et de temps, de formes et de couleurs que notre chair peut habiter, notre pensée franchir, notre mémoire se rappeler, notre dernier rêve imaginer.

Il répète à outrance cet ancien geste : la séparation des eaux troubles et des eaux claires, de l'obscur et de la lumière. Condition élémentaire de l'exercice de la peinture et du dessin : tracer une frontière si mince soit-elle entre le blanc et le noir, l'ici et le là-bas, le dehors et le dedans, fine ligne douanière entre le visible et l'invisible, que l'œil et la main peuvent traverser, sinon transgresser... non sans passer par un moment d'éblouissement, d'aveuglement, petite blessure à la pensée, qui laisse des traces dans la mémoire².

Appréhension du texte par la dimension empirique

Petits blocs prophétiques. Abondance de verbes. Phrases qui fonctionnent sur l'accumulation : *et*, virgules, deux points et points de suspension. Crée un effet de martellement, d'incantation, auquel les jeux d'assonance participent. Champ lexical qui mêle l'archéologie, la lumière, la géographie, l'art. Souffle inclusif : rengaine du *nous*. Mots qui me sautent à l'œil : *accoucheur, outrance, forceps*. Évoquent la force, la transcendance, l'inévitable.

C.A.L.

Appréhension du texte par la dimension cognitive

Entremêlement entre langages scientifique et sensible. Perspective philosophique de l'art, de la peinture en particulier. Perspective dualiste, thématisée dans l'art grâce à des parallèles liés au christianisme. Ton mélancolique, mais non limité à une mélancolie du passé puisqu'elle semble s'étendre aux perspectives futures, à l'advenir. Des questions d'être, de mémoire, de temps, d'espace, de rêve, de corporalité, de philosophie...

Y.-M.F.

Appréhension du texte par la dimension affective

L'expression intimiste invite à l'abandon de la rhétorique, à l'écoute plutôt qu'à la critique. En accord fond-forme, l'auteur fait jouer les paramètres du monde en son creuset, à l'image de la peinture qu'il vante sans ambages. Sa mélancolie fait appel au lecteur sensible et rejette, je le crois, le lecteur fermé ou insensible.

Y.-M.F.

Je ressens l'effet du champ lexical de la limite comme un espace libre, source de recommandement. Quand je lis « la séparation des eaux troubles et des eaux claires, de l'obscur et de la lumière », je ne me sens pas attaqué, réduit au silence, mais plutôt ouvert à la réalité, qui est toujours *double*.

A.D.

Je ressens de la confiance. Un vertige agréable devant la possibilité de réunir. Une belle remise en question de ce que j'entends par frontière. Une joie peut-être. Quelque chose de l'ordre de la déconstruction du bloc, des courants d'air sur le visage de mes croyances. Cette *petite blessure à la pensée* qui fait du bien au cœur.

C.A.L.

Appréhension du texte par la synesthésie

Je vois la lumière pénétrer l'eau d'un lac, vue de la perspective du nageur qui s'arrête et retourne son visage vers la surface, voyant les rayons descendre de manière irrégulière jusqu'au fond comme des rideaux, des lames qui viennent trancher l'obscurité ambiante des eaux boueuses.

A.D.

Des noirs, des gris, des éclairs de couleurs mélangés dans des tons foncés : la perte de l'espoir en l'humanité. Cependant, l'art arrive comme une source de couleur brillante, blanche, coquille d'œuf, de lumière qui perce l'âme. Comme dans la frontière si mince entre le noir et le blanc, je vois une collection passant par toutes les teintes de gris.

T.K.

J'entends des milliers de pas désaccordés. Magnifiquement déphasés. Des sons sous les sons. Des petits bruits dans les coins par-dessus d'autres bruits au centre autour d'autres bruits en périphérie. Une multitude de couches sonores où on peut descendre et monter comme dans un ascenseur. Un gong collé à ma tête, les vibrations d'un didgeridoo sur mon occiput.

C.A.L.

En toute honnêteté, je n'entends rien du tout. Vraiment. Mais c'est un silence que j'aime.

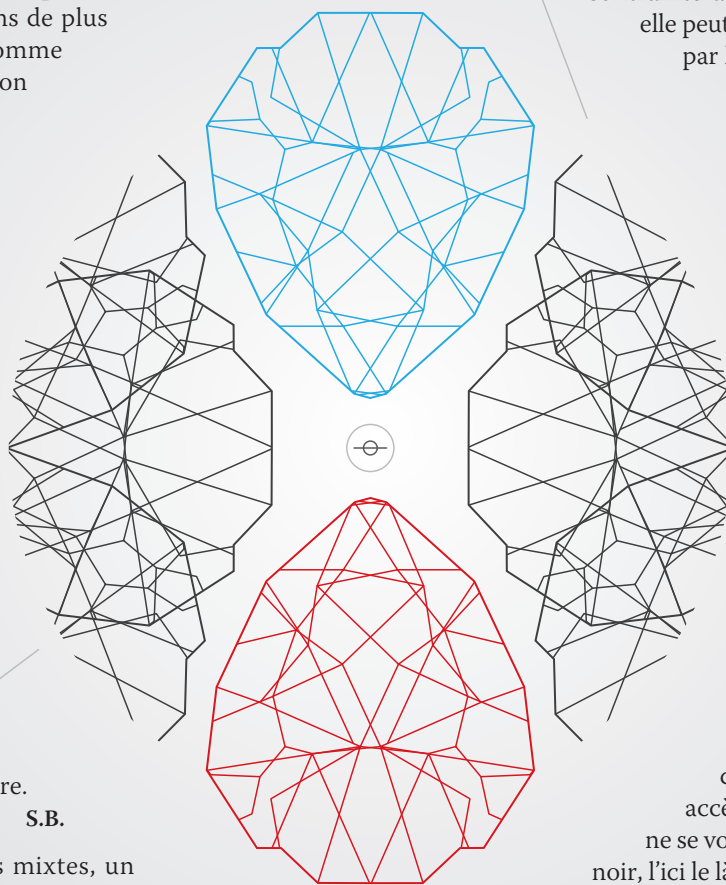
A.D.

J'entends le fracas de la pierre et de la glace préhistorique, le brut, qui va se transformer avec le temps. Puis dans la stabilité et l'apparente harmonie des temps présents, « l'âge d'or noir », le peintre extirpe, aspire, j'entends le bruit d'un courant, et on revient au silence de la nuit. J'entends le souffle de l'accouchement, le bruit métallique des pinces et des forceps. Il y a ensuite quelque chose comme des formes qui s'entrechoquent doucement, ce sont des sons de plus en plus harmonieux, comme un triangle en métal qu'on frappe. Ça résonne et ça se répond. Enfin, le bruit du fouilleur qui brasse les eaux vaseuses, et à nouveau des sons plus précis, plus harmonieux, avec des tonalités ou des sonorités distinctes, qui éclatent et qui instaurent un ordre. Puis, le bruit de la transgression, quelque chose est percé, déchiré, légèrement meurtri, mais nous allons le réparer et l'intégrer dans la mémoire.

S.B.

J'entends des sonorités mixtes, un violoncelle dans le registre grave. J'entends un mélange des couleurs du mode majeur et mineur de l'époque romantique tardive. J'entends Glazounov. Un chemin se fait à travers le son. Un voyage se fait parmi les phrases musicales entremêlées. J'entends un accompagnement pianistique qui soutient la mélodie du violoncelle.

T.K.



Deux définitions élaborées en fonction de l'extrait

Frontière : La frontière est ce qui, dans la représentation, donne sa forme à une création. C'est ce qui permet à l'œil de percevoir ce qu'elle contient. Tout ce qu'on peut distinguer sur une toile, c'est grâce à la main du peintre qui a tracé des lignes, peint des formes, fixé des frontières. Dans ce contexte, la frontière sépare le monde visible de l'invisible, mais l'invisible est toujours là, dans la matière de la toile. La frontière est une contrainte de la représentation, mais elle peut facilement être traversée par le regard et par l'esprit.

S.B.

Franchir : Franchir signifie traverser par la pensée la frontière entre le visible et l'invisible, telle qu'elle a été fixée dans une création artistique. Dans les frontières de l'œuvre, dans les limites imposées par ses formes, il y a toujours aussi la possibilité de traverser ou de transgresser ces limites du visible pour passer de l'autre côté. Pour avoir accès à ce qui habituellement ne se voit pas : le blanc contient le noir, l'ici le là-bas, le dehors le dedans, le visible l'invisible. Ce que nous percevons alors nous éblouit parfois au point qu'on en reste marqué pour toujours. Une œuvre d'art qui répond à notre besoin fondamental de sens, qui parle de notre humanité dans ce qu'elle a de plus complexe et de plus difficile à représenter, cette œuvre-là nous extirpe aussi de notre obscurité et nous aide à devenir un peu plus humains. **TOC**

S.B.

1. Pierre Ouellet, *À force de voir. Histoire de regards*, Montréal, Noroît, 2005, p 8-9.

2. *Ibid.*, p 15.